



l'épreuve du feu

de magnus dahlström

mise en scène

guillaume béguin

23.03 – 25.03.12 – ABC La Chaux-de-Fonds

17.04 – 21.04.12 – GRU / Théâtre du Grütli Genève

27.04 – 06.05.12 – Arsenic Lausanne

l'épreuve du feu

titre	L'Épreuve du feu
auteur	Magnus Dahlström
traduction du suédois	Terje Sinding
mise en scène	Guillaume Béguin
assistanat à la mise en scène	Florence Ineichen
jeu	Fiamma Camesi, Fred Jacot-Guillarmod, Piera Honegger, Joël Maillard, Jean-François Michelet, Marie-Madeleine Pasquier, Anne- Frédérique Rochat, Matteo Zimmermann
scénographie	Sylvie Kleiber
lumière et direction technique	Dominique Dardant
costumes	Karine Dubois
maquillage et coiffure	Sorana Dumitru
photos	Catherine Meyer
vidéo	Radu Zero
déléguée de production	Laure Chapel, Lili Auderset – Pâquis production
presse	Pierre-Yves Walder
production	Compagnie de nuit comme de jour

contacts Guillaume Béguin, tél +41 (0)78 608 57 39
guillaume@denuitcommejour.ch

**plateforme web des spectacles
suisses romands en tournée** www.plateaux.ch/spectacle/lepreuve-du-feu

photos de presse www.denuitcommejour.ch
trailer www.denuitcommejour.ch (dès la mi-mars)

**extraits vidéo de la
précédente création** www.vimeo.com/32929947
mot de passe : magnus

l'épreuve du feu

Centre de Culture ABC

Au Temple Allemand
du 23 au 25 mars 2012

11, rue du Coq
2300 La Chaux-de-Fonds
réservations 032 967 90 43

vendredi, samedi à 20h30
dimanche à 17h30

www.abc-culture.ch

GRU / Théâtre du Grütli White Box

16, rue Général-Dufour
1204 Genève

du 17 au 21 avril 2012
du mardi au samedi à 20h

réservations 022 328 98 68
www.grutli.ch

Théâtre Arsenic

(Saison sans théâtre fixe)
à la Maison Blanche

28, avenue de Tivoli
1007 Lausanne

du 27 avril au 6 mai 2012
du mardi au samedi à 19h30
dimanche à 18h

réservations 021 625 11 36
www.arsenic.ch

production Compagnie de nuit comme de jour **coproduction** PRAIRIE, modèle de coproduction du Pour-cent culturel Migros en faveur de compagnies théâtrales innovantes suisses, GRU/Théâtre du Grütli, Genève, Centre de Culture ABC, La Chaux-de-Fonds, Arsenic, Lausanne **avec le soutien de** Ville de Lausanne, Loterie Romande, ProHelvetia – Fondation suisse pour la culture, Ville de la Chaux-de-Fonds, Canton de Neuchâtel, Ernst Göhner Stiftung, BCN – Fondation culturelle, Banque Pictet

le texte de *L'Epreuve du feu* est publié aux Editions Les Solitaires Intempestifs

L'Épreuve du feu, c'est une allumette suédoise. Quand on la frotte, ça brûle. Ça peut faire mal, mais ça crée aussi de la lumière. De la lumière sur quelque chose en nous de terrible, un visage que nous n'aimons pas toujours regarder. Un de ceux que seule une allumette suédoise permet d'éclairer.

Quatre femmes et quatre hommes sont réunis dans une chambre. On ne sait pas depuis combien de temps, on ne sait pas pourquoi. Personne ne regarde quiconque, l'atmosphère est plutôt tendue, hostile. Allan, l'un des quatre hommes, interroge les autres : pourquoi êtes-vous ici. Les réponses fusent, mais sont autant de dérobades, ou d'agressions, de moqueries. Cependant Allan insiste. Mona, la première, accepte de raconter son histoire : elle a volé des objets, de l'argent, de plus en plus d'objets et d'argent. Juste pour le plaisir de voler. Puis c'est au tour de Frank : parce qu'il se sentait jugé par elle, il a tué sa compagne à coups de poings. De son côté, Eva a étranglé son fils parce qu'il refusait de s'habiller. Roger a violé sa fille. Ingrid a mis le feu à une maison, toute la famille qui y vivait a péri dans les flammes. Arja a torturé à mort le petit voisin dont elle avait la garde. Les confessions se suivent, toutes plus terribles les unes que les autres. Tous les détails y sont. Pourtant, Allan, qui mène l'interrogatoire, n'est jamais satisfait. Il lui manque des précisions, ou alors il y a « quelque chose dans l'air » qui ne lui convient pas. Les confessions, d'ailleurs, n'ont soulagé personne, ni ceux qui les ont dites, ni ceux qui les ont écoutées. Puis, brusquement, tout le monde se ligue contre Allan. On cherche à l'intimider. On le fait taire. On le remet à sa place. Chacun retourne à son mutisme. A son tour, Mona, la kleptomane, commence à s'agiter, cherche à provoquer, à toucher les autres. Elle reprend le rôle d'Allan. Elle interroge. Tout va recommencer.

La pièce s'arrête là. Depuis combien de temps ce groupe joue-t-il à ce petit jeu ? Les récits sont-ils inventés de toute pièce ? Ou, au contraire, ne disent-ils qu'une petite partie de l'horreur dont sont coupables leurs auteurs ? Sommes-nous dans la tête d'un seul personnage (l'auteur ?), tiraillé entre plusieurs voix, à la recherche de « sa » vérité ? Magnus Dahlström a l'intelligence de laisser toutes ces questions ouvertes. *L'Épreuve du feu* est peut-être une séance de psychothérapie collective où un thérapeute veut se servir du groupe afin d'aider des êtres isolés et renfermés sur eux-

mêmes à exprimer leurs crimes. Mais il peut s'agir aussi d'une sorte de chœur, un groupe d'hommes et de femmes exprimant toutes les horreurs de l'humanité dont ils représentent l'échantillon le plus monstrueux. C'est peut-être aussi une « boîte à fantômes morbides », le lieu où les histoires les plus noires viennent poindre, et commencent à s'inventer, sans même jamais se réaliser « pour de vrai ». Enfin, et pour aller dans le sens du titre, « l'épreuve du feu », cela pourrait consister à échafauder le récit le plus noir qu'il est possible, afin de vérifier que toute humanité ne nous a pas encore quittée : formuler le pire, afin de se prouver que l'on est encore ému par quelque chose, donc que nous ne sommes pas tout à fait devenus des animaux.

Guillaume Béguin, dont c'est la sixième mise en scène (après, *Les Prétendants*, *Matin et soir*, de Jon Fosse, *Autoportrait* et *Suicide* d'Édouard Levé, *La Ville*, de Martin Crimp), poursuit sa recherche théâtrale autour de la question de « la construction de soi ». Les précédents spectacles mettaient en évidence la difficulté de se dire, de cerner par le langage les limites de sa personnalité, comme si celle-ci échappait sans cesse à son « propriétaire », comme si, d'une certaine façon, elle ne lui appartenait pas vraiment. Il s'agira, avec cette nouvelle mise en scène, d'élargir la question de l'identité à la notion « d'humanité ». Quelle part d'ombre, aux confins de l'humanité, *L'Épreuve du feu* permet-elle d'ouvrir ou de souligner en l'individu ?

Dramaturge, scénariste et romancier, Magnus Dahlström naît en 1963 à Stockholm. Depuis 1987, il publie trois romans, un recueil de nouvelles et une dizaine de pièces de théâtre. Son premier roman, *Feu !* est unanimement salué par la critique et par les écrivains de la jeune génération suédoise (Stig Larson en particulier). Aussitôt, Dahlström s'impose comme la principale révélation du nouveau paysage littéraire scandinave. En 1989, publication et création de *L'Épreuve du feu* au Stadsteater de Göteborg. La pièce fascine – autant qu'elle rebute une partie du public, tant la violence y est exprimée crûment. Dahlström a désormais ses admirateurs inconditionnels et ses francs détracteurs. En France, *L'Épreuve du feu* a été créé pour la première fois par Stanislas Nordey. En Suisse, ce sera la première fois qu'une de ses pièces sera représentée.

« Longer à pas de loup la mince cloison qui sépare l'homme de lui-même »

Martin Heidegger

Les personnages de *L'Épreuve du feu* marchent. Ils longent. Ils ne se regardent jamais en face. Ils sont allés très loin. Ils se tournent autour. Ils s'esquivent. Ils se rapprochent dangereusement du moment où tout pourrait basculer. Ils regardent là où il fait gris. Ils regardent là où on ne pleure plus. Ils traînent leur corps dans des lacs gelés. Pourtant, indifférents ou apathiques, ils n'ont ni chaud ni froid.

Moi, j'ai froid. J'ai froid lorsque je les écoute me raconter leurs crimes.

On ne naît pas « humain ». On le devient. L'humanité n'est pas donnée avec la naissance. Sans cesse, on la construit, sans cesse, elle crève, sans cesse on cherche en nous pour elle une nouvelle terre. Les crimes les plus terribles ont été commis. Et cela continue. Sans cesse, de nouveaux génocides. Sans cesse, des crimes, mêmes domestiques, mêmes minuscules. Qu'y a-t-il tout au fond de nous-mêmes ?

Moi, j'ai froid. Tout au fond de moi, j'ai froid.

Les personnages de *L'Épreuve du feu* ne se prennent ni pour des victimes ni pour des bourreaux. Ils ont *fait*, ils ont *commis*. C'est tout. Il n'y a pas de *parce que*. Il n'y a pas de circonstances atténuantes. Ils ne sont pas malades. Ils sont comme en-dehors. En eux, il n'y a plus de terre.

Moi j'ai froid. Pour le moment, j'ai froid. J'ai froid, parce que j'ai peur de perdre ce qui précisément est capable en moi de « frémir ».

« Il y a [dans le théâtre] comme dans la peste une sorte d'étrange soleil, une lumière d'une intensité anormale où il semble que le difficile et l'impossible même deviennent tout à coup notre élément normal », écrivait Artaud. Le difficile et l'impossible nous font face sur la scène. Ce qu'on refuse parfois de voir. Ce qui traîne à un endroit bizarre. Ce qui n'a pas vraiment de visage, ou alors un visage si épouvantable qu'on ne peut le regarder plus de quelques secondes. Nous-mêmes, en quelque sorte. Tout à coup c'est là. J'ai froid. Le soleil est noir. Je me regarde, et c'est une étrange expérience.

Guillaume Béguin, décembre 2011

La Compagnie de nuit comme de jour (dirigée par Guillaume Béguin depuis sa fondation en 2006) s'intéresse aux écritures contemporaines et à un théâtre de recherche : un théâtre « de l'expérience », qui ne peut trouver son sens et son accomplissement qu'à travers une forme particulière de partage avec le public. Les formes théâtrales explorées par la compagnie de nuit comme de jour interrogent les limites de la perception du spectateur (*Matin et soir*, *Suicide*), brouillent parfois les codes de la représentation (*Autoportrait*), ou mêlent volontairement différents modes de narration ou styles de jeu (*Matin et soir*, *En même temps*, *La Ville*). Les textes choisis ont pour thème commun celui de l'identité de l'individu, de la perte de ses repères, voire de sa propre disparition, dilution ou éparpillement. Les différents spectacles de la compagnie ont été présentés notamment à Genève (Théâtre du Grütli), à Lausanne (Arsenic, Théâtre 2.21), mais aussi à La Chaux-de-Fonds (Théâtre ABC) et à Toulouse (Les Abattoirs).

Plus d'informations sur le site www.denuitcommejour.ch

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, Guillaume Béguin, diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1999, est comédien et metteur en scène. Comédien, il travaille notamment sous la direction de Maya Bösch, Isabelle Pousseur, Jo Boegli, Walter Manfrè, Andrea Novicov, Pierre Maillet, Anne Salamin, Eric Devanthéry et Claudia Bosse, au Théâtre du Grütli, à la Grange de Dornigen, à la Comédie de Genève, au Théâtre 2.21, au Théâtre National de Belgique, etc. Il codirige le Collectif Iter jusqu'à sa dissolution en 2009, avec lequel il crée *La Confession*, *Le Voyage*, *Les Voix humaines* et *Les prétendants* (conception et mise en scène, décembre 2008). Guillaume Béguin a également mis en lecture de nombreux textes, dont *Correspondance à 3*, de Rilke, Pasternak et Tsvetaïeva au Festival Rilke en 2006. En 2006, il fonde la compagnie de nuit comme de jour, avec laquelle il développe dorénavant son travail de metteur en scène.

En 2007, il met en scène *Matin et soir*, de Jon Fosse. En 2009, *En même temps* d'Evguéni Grichkovets, puis, l'année suivante, le diptyque *Autoportrait* et *Suicide* d'Édouard Levé. En 2011, il porte à la scène *La Ville* de l'auteur anglais Martin Crimp, au Théâtre du Grütli et à l'Arsenic.

En 2011, il anime également un atelier avec les élèves de deuxième année de l'école des Teintureries à Lausanne.

Matin et soir, de Jon

Fosse : « De quoi est fait le passage entre la vie et la mort ? Comment se décline cette transition du plein au rien – ou du rien ou plein selon les convictions ? Jon Fosse, auteur norvégien, imagine un entre-monde où, durant une journée, le futur absent répète les gestes rituels, mais sans les sensations habituelles. Comme si le contenu filait avant le contenant... Pour sa première mise en scène, Guillaume Béguin cerne parfaitement cet état second. Il orchestre un oratorio où, dans la pénombre souvent, les voix et les silhouettes des trois comédiens se partagent cette expérience hors du commun. » *Marie-Pierre Genecand*, « Le Temps », 14 juin 2007



Autoportrait/Suicide,

d'Édouard Levé : « Immobile parmi ces corps qui se déplacent et diffusent la parole comme des hauts parleurs mouvants, on se sent frôlé, concerné, paradoxalement ému, sans que jamais la mise en scène ne déploie d'effets spéciaux, de musique, ni d'adresse intrusive. Un rapport invisible, l'introspection en assemblée, se tisse au fil des mots, dans une progression lente et respectueuse de l'intime. On le dira sans réserve: à tous niveaux, la forme subtile et homogène de ce travail, sa remarquable pureté, en font un grand moment de jouissance intellectuelle et sensorielle. » *Antoinette Rychner*, « Le Courrier », Genève, 14 janvier 2010



Autoportrait/ Suicide,

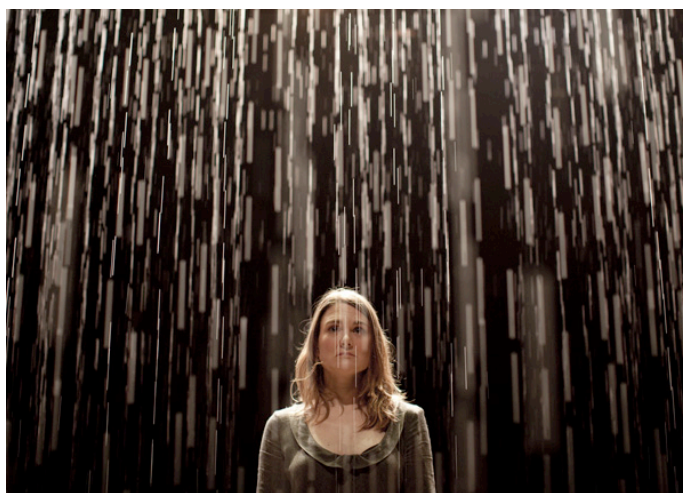
d'Édouard Levé : « Derrière les phrases livrées volontairement sans intention dramatique, la sagesse et la folie se regardent en chien de faïence. Ainsi bercé, chaque spectateur-auditeur « se crée son propre autoportrait de Levé ». L'autoportrait le plus sincère jamais écrit. La mise en scène de Guillaume Béguin non



plus ne triche pas. Sa grande trouvaille est d'avoir fait exploser en cinq cet ego pétri de contradictions. Il faut souligner d'ailleurs que les trois femmes et les deux hommes qui donnent corps et voix au texte de Levé offrent une performance à couper le souffle. Pendant près de deux heures, ils restituent ces milliers de phrases indomptables, en équilibre au-dessus d'un grand vide narratif. Admirable. » *Bénédicte Soula*, « Les Trois Coups », 13 juin 2010

La Ville, de Martin

Crimp : « Belle trouvaille de la mise en scène de Guillaume Béguin, la pluie crée un univers à la fois mental et concret, et génère une forme d'hypnotisme. » *Dominique Hartmann*, « Le Courrier », Genève, 22 janvier 2011



« On se gardera de résumer un texte qui privilégie la narration à l'action dramatique. On remarquera juste que Guillaume Béguin signe une mise en scène d'une rare cohérence. Ce bel objet, réticent à la préhension, bénéficie d'un atout de choix en la comédienne Sylviane Tille. » *Lionel Chinch*, « Tribune de Genève », 27 janvier 2011